

SAINT-MARC GIRARDIN.

LES RUINES.

Comme il y a de nos jours plus de fantaisie et d'imagination que de naturel, nous raffinons sur tout. Les ruines elles-mêmes ne nous plaisent pas, si elles ne sont point silencieuses, solitaires, désertes. Tant pis pour celles qui n'ont pas l'air et la tournure que nous leur demandons; tant pis surtout pour celles qui sont habitées, fréquentées, employées par les hommes d'aujourd'hui, et où les détails de la vie des modernes viennent se mêler aux souvenirs de l'antiquité : celles-là nous semblent profanées. Telles sont cependant la plupart des ruines de Rome; c'est ce qui fait leur mérite à mes yeux. On dit que la vue de l'homme gâte les ruines : à mon sens, elle leur donne une date et un sens. Quand je vois des ruines au milieu de quelque campagne déserte, rien ne m'avertit de la fuite des ans, rien ne me fait comparer les temps anciens aux temps modernes; rien surtout ne m'enseigne quelles révolutions se sont accomplies sur cette terre. J'ai devant les yeux l'image de la destruction plutôt que l'image du temps et de ses diverses phases. Mais quand je suis sur le mont Palatin à Rome, et que je parcours ce curieux labyrinthe de vignes, de chaumières et de ruines du palais impérial, tout cela mêlé et confondu, si bien que des ustensiles de culture et des paniers de vendange sont rangés dans l'enfoncement d'une construction romaine à demi écroulée; ou quand je suis au milieu du Forum, singulière cohue d'édifices de tous les âges entassés les uns sur les autres, ici les Tabularia (archives de la république), là, l'arc de Septime Sévère, plus loin, la colonne de Phocas; à droite, les jardins Farnèse, espèce de ruine moderne qui sert d'entrée aux ruines antiques du Palatin; à gauche, Saint-Côme et Saint-

Damien, deux saints qui ont remplacé dans leur temple deux héros, Rémus et Romulus; et au milieu de cet encombrement de monuments de toutes les époques, le Romain conduisant son chariot attelé de bœufs : quand je vois ainsi à chaque pas les jours que je touche ou que touchait mon père, et les jours d'il y a deux mille ans, c'est alors, certes, croyez-moi, c'est dans cette rencontre et ce choc de la vie ancienne et de la vie moderne que les ruines ont toute leur éloquence; c'est alors qu'elles disent tout ce qu'elles savent; et ce qu'elles savent, ce serait bien peu de chose, hélas! si ce n'était que des détails d'architecture, des curiosités d'archéologie, si elles n'avaient rien à dire qu'à l'érudition et à la science. Non, ce qu'elles savent, et c'est là leur éloquence, c'est que depuis près de trois mille ans l'homme a vécu ici, l'homme, entendons-le bien, et non pas l'architecte, le peintre, le sculpteur, et tout ce qu'aime l'antiquaire, l'homme avec ses pensées, ses passions, ses plaisirs, ses souffrances, l'homme qui aime et qui hait, qui tue et qui périt, la vie enfin! car c'est la vie de l'homme et son ineffaçable empreinte sur ces pierres entassées qui les rend expressives et belles. Otez l'idée de la vie humaine; ôtez ce charretier romain qui passe dans le Forum, ce charretier, premier anneau de cette chaîne d'hommes distribués par étages de générations, qui remonte les siècles et va se rattacher à César, ôtez l'homme; ces pierres n'ont plus rien à dire à notre âme, et c'est à peine alors si nos yeux voudront les interroger.

Ne vous plaignez donc pas de la vigne qui croît dans les ruines du palais impérial, et de la vendange qui s'y fait; car tout cela, encore un coup, c'est la vie, et vous avez besoin de la présence de la vie d'aujourd'hui pour sentir la vie d'autrefois. Sans ces vignes, il n'y aurait là que l'architecture. L'idée de l'art vous cacherait l'idée de l'homme, et c'est cette idée de l'homme et de la vie qui fait la grandeur et la beauté morale des ruines.

A Pompéi, dans cette ville qui achève chaque jour de se dépouiller du linceul de cendres qui l'enveloppait, j'ai vu qu'au bout de deux ou trois jours, si on n'a pas un objet particulier d'études, si on n'est ni artiste, ni archéologue, l'ennui vient, l'ennui qui ne vient jamais à Rome, dans les promenades sur le Palatin ou sur l'Aventin, sur ces collines pleines de ruines et de vignobles. A quoi tient cela ?

C'est que Pompéi, il faut le dire, n'est qu'un musée, le plus curieux des musées. Mais là, comme dans un musée, c'est l'art et l'étude qui ont seuls la parole. Vous admirez des peintures et des statues; vous étudiez la vie des anciens; voilà leurs théâtres, leurs temples, leurs tribunaux; voilà sur le pavé des rues les ornières que faisaient leurs chars; mais tout cela, c'est un moment de la vie de l'humanité, saisi au passage par la cendre du Vésuve et rendu immobile; c'est un trait de la physionomie du temps, empreint et fixé à jamais. Mais ce moment, détaché de la chaîne des autres moments, ce n'est point là la vie, ce n'est point cette rapide succession d'heures, de jours et d'hommes qu'on appelle le monde; c'est un point dans le monde, et comment voulez-vous que la méditation, enfermée dans ce point, n'y languisse pas bientôt? C'est à Pouzzoles, c'est à Baies, c'est à Cumès que je vois la vie et le temps empreints dans les ruines éparses çà et là, parce que les temples sont devenus des églises ou des chaumières, parce que la présence de l'homme n'a jamais manqué aux monuments; présence destructive peut-être; mais pour qui aime à suivre le cours successif des âges, qu'importe que les générations marquent leur passage sur les pierres qu'elles renversent ou sur les pierres qu'elles élèvent? Les ruines qui ne racontent qu'une seule heure de la vie des hommes, sont froides et monotones; celles-là seules sont fécondes pour la méditation, qui peuvent raconter plusieurs heures et qui ont leurs plaies et leurs souffrances de chaque siècle à montrer, en signe de leur perpétuelle présence au milieu des hommes. L'écoulement successif des générations autour de ces monuments antiques, que chaque siècle écorne en passant, c'est là, je le répète, ce qui fait la grandeur morale des ruines; autrement les ruines ne sont que des musées.

C. A. SAINTE-BEUVE.

RACINE.

Racine est un grand dramatique, et il l'a été naturellement, par vocation. Il a pris la tragédie dans les conditions où elle était alors, et il s'y est développé avec aisance et grandeur, en l'appropriant singulièrement à son propre génie. Mais il y a un tel équilibre dans les facultés de Racine, et il a de si complètes facultés rangées sans tumulte sous sa volonté lumineuse, qu'on se figure aisément qu'une autre quelconque de ses facultés eût également donné avec avantage et gloire, et sans que l'équilibre eût été rompu.

Le cardinal de Retz, en ses Mémoires, a dit de Turenne, le plus parfait de nos héros comme Racine est le plus parfait de nos poètes, et qui a fini par ses plus belles campagnes comme Racine par sa plus grande tragédie : « M. de Turenne a eu, dès sa jeunesse, toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune, que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant : mais toutefois, qui le sait? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne se sont jamais développées qu'à sa gloire. »

On ne peut dire de Racine comme de Turenne qu'il n'a pas eu le brillant de ses qualités, mais il n'en a pas eu l'étalage ni l'appareil; il n'en a pas eu l'impétueux et le soudain, comme Corneille par exemple l'avait, avec un peu trop de jactance aussi; et il a toujours eu en tout, comme en son parler, non pas de certaines obscurités,

mais de certaines retenues, qui ne se sont développées que dans les occasions et selon les sujets, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.

Racine est tendre, dit-on, c'est un élégiaque dramatique. Prenez garde ! celui qui a fait la scène du troisième acte de *Mithridate* et *Britannicus*, le peintre de Burrhus, est-il gêné à manier la tragédie d'État et à tirer le drame sévère du cœur de l'histoire ?

Ainsi de tout pour Racine : il serait téméraire de lui nier ce qu'il n'a pas fait, tant il était accompli sans effort dans tout ce qu'il a fait. Pour moi, je me le figure à merveille dans d'autres genres que la tragédie ; par exemple, donnant un poëme épique, dans le goût de celui du Tasse ; des élégies, comme les belles et sobres méditations premières, comme les élégies closes de Lamartine ; des satires comme la *Dunciade* de Pope ; des épigrammes comme celles de Le Brun ; des histoires comme celles et bien mieux que celles que Rulhière a tentées ; des romans historiques plus aisés que celui de Manzoni ; des comédies comme les *Plaideurs* en pouvaient promettre. Des odes, il en a fait ; des *Petites Lettres* comme Pascal, il en a trop bien commencé. Orateur académique, il l'a été, et avec éclat. Et toujours et partout (remarquez) on aurait le même Racine, avec ses traits nobles, élégants et choisis, recouvrant sa force et sa passion ; toujours quelque chose de naturel et de choisi à la fois, et d'accompli, toujours l'auteur sans tourment, au niveau et au centre de son genre et de son sujet.

Mais la forme dramatique était celle que son temps lui offrait la plus ouverte et la plus digne de lui ; il y entra tout entier, et au troisième pas il y était maître. Il y versa tous ses dons, et il en reçut des ressorts nouveaux dont il s'aida toujours, dont il ne souffrit jamais.

En ne sortant pas un seul instant de l'originalité distincte qu'il portait et cachait en ses œuvres harmonieuses, en ne cessant jamais de faire ce que lui seul eût pu faire, il marcha toujours, variant ses progrès, diversifiant ses tons, poussant sur tous les points ses qualités même les plus tendres et les plus enchanteresses à une sorte de grandeur jusqu'à ce qu'il arrivât, après cette adorable suite des Bérénice, des Monime et des Iphigénie, à ce caractère de Phèdre, aussi tendre qu'aucun et le plus passionné, le plus antique, et déjà

chrétien, le plus attachant à la fois et le plus terrible sous son éclair sacré.

LA RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

On a comparé souvent l'impression mélancolique que produisent sur nous les bibliothèques où sont entassés les travaux de tant de générations défuntes, à l'effet d'un cimetière peuplé de tombes. Cela ne nous a jamais semblé plus vrai que lorsqu'on y entre, non avec une curiosité vague ou un labeur trop empressé, mais guidé par une intention particulière d'honorer quelque nom choisi, et par un acte de piété studieux à accomplir envers une mémoire. Si pourtant l'objet de notre étude ce jour-là, et en quelque sorte de notre dévotion, est un de ces morts fameux et si rares dont la parole remplit les temps, l'effet ne saurait être ce que nous disons ; l'autel alors nous apparaît trop lumineux ; il s'en échappe incessamment un puissant éclat qui chasse bien loin la langueur des regrets et ne rappelle que des idées de durée et de vie. La médiocrité, non plus, n'est guère propre à faire naître en nous un sentiment d'espèce si délicate ; l'impression qu'elle cause n'a rien que de stérile, et ressemble à de la fatigue ou à de la pitié. Mais ce qui nous donne à songer plus particulièrement et ce qui suggère à notre esprit mille pensées d'une morale pénétrante, c'est quand il s'agit d'un de ces hommes en partie célèbres et en partie oubliés, dans la mémoire desquels, pour ainsi dire, la lumière et l'ombre se joignent ; dont quelque production toujours debout reçoit encore un vif rayon qui semble mieux éclairer la poussière et l'obscurité de tout le reste ; c'est quand nous tous touchons à l'une de ces renommées recommandables et jadis brillantes, comme il s'en est vu beaucoup sur la terre, belles aujourd'hui, dans leur silence, de la beauté d'un cloître qui tombe, et à demi couchées, désertes et en ruine. Or, à part un très-petit nombre de noms grandioses et fortunés qui, par l'à-propos de leur venue, l'étoile constante de leurs destins, et aussi l'im-

mensité des choses humaines et divines qu'ils ont les premiers reproduites glorieusement, conservent ce privilège éternel de ne pas vieillir, ce sort un peu sombre, mais fatal, est commun à tout ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie. Les admirations contemporaines les plus unanimes et les mieux méritées ne peuvent rien contre; la résignation la plus humble, comme la plus opiniâtre résistance, ne hâte ni ne retarde ce moment inévitable, où le grand poète, le grand écrivain entre dans la postérité, c'est-à-dire où les générations dont il fut le charme et l'âme cédant la scène à d'autres, lui-même il passe de la bouche ardente et confuse des hommes à l'indifférence, non pas ingrate, mais respectueuse, qui, le plus souvent, est la dernière consécration des monuments accomplis. Sans doute quelques pèlerins du génie, comme Byron les appelle, viennent encore et jusqu'à la fin se succéderont alentour; mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux.... Ce sentiment qui, ainsi que nous le disons, n'est pas sans tristesse, soit qu'on l'éprouve pour soi-même, soit qu'on l'applique à d'autres, nous devons tâcher du moins qu'il nous laisse sans amertume. Il n'a rien, à le bien prendre, qui soit capable d'irriter ou de décourager; c'est un des mille côtés de la loi universelle. Ne nous y appesantissons jamais que pour combattre en nous l'amour du bruit, l'exagération de notre importance, l'enivrement de nos œuvres. Prémunis par là contre bien des agitations insensées, sachons nous tenir à un calme grave, à une habitude réfléchie et naturelle, qui nous fasse tout goûter selon la mesure, nous permette une justice clairvoyante, dégagée des préoccupations superbes, et, en sauvant nos productions sincères des changeantes saillies du jour et des jargons bigarrés qui passent, nous établisse dans la situation intime la meilleure pour y épancher le plus de ces vérités réelles, de ces beautés simples, de ces sentiments humains bien ménagés, dont, sous des formes plus ou moins neuves et durables, les âges futurs verront se confirmer à chaque épreuve l'éternelle jeunesse.

J. X. B. SAINTINE.

L'INSECTE.

Dans ce moment, quelque chose qui tournoyait au-dessus de leur tête vint s'abattre tout à coup devant eux sur le feuillage de la plante. C'était un insecte verdâtre, un beau carabe brodé, à bandes blanches et ondulées, à corselet étroit.

« Tenez, mon ami, dit Charney, voici une distraction qui nous arrive. Révélez-moi encore quelques-unes des merveilles de Dieu! »

Girhardi s'empara de l'insecte avec certaines précautions, l'examina, sembla réfléchir; puis soudain ses traits se contractèrent comme de l'espoir du triomphe! On eût dit qu'il venait de lui tomber du ciel un argument irrésistible; et reprenant d'abord son ton professoral, mais l'exaltant peu à peu à mesure que le motif secret de la leçon perçait dans ses discours :

« Moi, l'attrapeur de mouches, dit-il avec une apparente bonhomie, je dois, je le vois bien, me renfermer dans les attributions de mes modestes études. Je ne suis point un savant!

— L'esprit le plus éclairé, le mieux armé de science, répondit Charney, aperçoit rapidement les bornes de ses ressources et de sa force, quand il veut pénétrer trop avant dans les choses mystérieuses d'ici-bas. Le génie lui-même s'y use, s'y brise, avant d'en avoir pu faire jaillir la lumière vraie!

— Nous autres ignorants, reprit le vieillard, nous allons au but par le chemin le plus facile et le plus court : nous ouvrons simplement les yeux, et Dieu se révèle à nous dans la sublimité de ses ouvrages.

— Sur ce point, nous sommes d'accord, dit Charney.

— Poursuivons donc notre route! Un brin d'herbe a suffi pour

vous faire comprendre cette intelligence qui gouverne le monde; un papillon vous a fait entrevoir la loi de l'harmonie universelle; maintenant ce joli carabe, qui a la vie et le mouvement aussi, et dont l'organisation est même supérieure à celle du papillon, nous conduira peut-être plus loin. Vous n'avez encore lu qu'une page du livre immense de la nature; je vais retourner le feuillet.»

Charney se rapprocha de lui, et d'un air très-attentionné examina à son tour l'insecte que le vieillard lui montrait.

« Vous voyez ce petit être; avec la puissance de créer, tout le génie humain ne pourrait rien ajouter à son organisation, tant elle est bien calculée selon ses besoins et le but qui lui a été assigné. Il a des ailes pour se transporter d'un endroit à l'autre, des élytres par-dessus ses ailes, pour les protéger et se défendre lui-même de l'approche des corps durs; il a de plus la poitrine recouverte d'une cuirasse, les yeux d'un réseau de mailles, pour que l'épine d'un églantier ou l'aiguillon d'un ennemi ne puisse lui ravir la lumière. Il a des antennes pour interroger les obstacles qui se présentent; vivant de chasse, il a des pieds rapides pour atteindre sa proie, des mandibules de fer pour la dévorer, pour creuser la terre, s'y faire un logement, y déposer son butin ou sa ponte. Si un adversaire plus fort que lui l'attaque, il tient en réserve une liqueur âcre et corrosive qui saura bien l'éloigner. Un instinct inné lui a dès l'abord indiqué les moyens de pourvoir à sa nourriture, de se construire une habitation, de faire usage de ses instruments et de ses armes! Et ne croyez pas que les autres insectes soient moins favorisés que lui. Tous ont eu leur part dans cette magnifique distribution des dons de la nature! L'imagination s'effraye en embrassant la variété, la multiplicité des moyens employés par la Providence pour assurer l'existence et la durée de ces races infimes! Maintenant, comparons, et vous verrez que cette frêle créature que voilà suffit au besoin pour établir la ligne immense de démarcation qui sépare l'homme de la brute!

« L'homme a été jeté nu sur la terre, faible, incapable de voler comme l'oiseau, de courir comme le cerf, de ramper comme le serpent! sans moyens de défense au milieu d'ennemis terribles, armés de griffes et de dards; sans moyens pour braver l'intempérie des saisons, au milieu d'animaux couverts de toisons,

d'écaillés, de fourrures; sans abris, quand chacun avait sa tanière, son terrier, sa carapace, sa coquille; sans armes, quand tout se montrait armé autour de lui et contre lui! Eh bien! il a été demander au lion sa caverne pour se loger, et le lion s'est retiré devant son regard; il a ravi à l'ours sa dépouille, et ce fut là son premier vêtement; il a arraché sa corne au taureau, et ce fut là sa première coupe; puis il a fouillé le sol jusque dans ses entrailles, afin d'y chercher les instruments de sa force future; d'une côte, d'un nerf et d'un roseau, il s'est fait des armes; et l'aigle, qui d'abord, en voyant sa faiblesse et sa nudité, s'apprêtait à saisir sa proie, frappé au milieu des airs, est tombé mort à ses pieds, seulement pour lui fournir une plume, comme ornement à sa coiffure!

« Parmi les animaux, en est-il un, un seul, qui eût pu vivre et se conserver à de telles conditions? Isolons pour un instant l'ouvrier de son œuvre; séparons Dieu de la nature! Eh bien! la nature a tout fait pour cet insecte, et rien pour l'homme! C'est que l'homme devait être le produit de l'intelligence, bien plus que celui de la matière; et Dieu, en lui octroyant ce don céleste, ce jet de lumière parti du foyer divin, le créa faible et misérable, pour qu'il eût à en faire usage, pour qu'il fût contraint de trouver en lui-même les éléments de sa grandeur!

— Mais, mon ami, interrompit Charney, qu'a donc de si précieux cette faculté, soi-disant divine, dévolue à notre espèce? Supérieurs aux animaux sous tant de rapports, nous leurs sommes inférieurs sous bien d'autres; et cet insecte lui-même, dont vous venez de me détailler les merveilles, n'est-il pas digne d'exciter notre envie et de faire naître en nous plutôt un sentiment d'humilité qu'un sentiment d'orgueil?

— Non! car les animaux, dans leurs opérations essentielles, n'ont jamais varié. Tels ils sont, tels ils ont toujours été; ce qu'ils savent, ils l'ont toujours su. S'ils sont nés parfaits, c'est qu'il ne peut y avoir progrès chez eux. Ils ne vivent point de leur propre mouvement, mais de celui que leur a donné le Créateur. Ainsi depuis le commencement du monde, les castors ont bâti leurs cabanes sur le même plan; les chenilles et les araignées ont filé et tissé leurs coques et leurs toiles d'après les mêmes formes; les alvéoles des

abeilles ont toujours formé l'hexagone régulier ; et les fourmis-lions ont de tout temps tracé sans compas des cercles et des volutes. Le caractère de leur industrie, c'est l'uniformité, la régularité ; celui de l'industrie humaine, c'est la diversité, car elle vient d'une pensée libre et créatrice aussi. Jugez maintenant ! De tous les êtres créés, l'homme seul a la réflexion, l'invention, l'idée du devoir et des causes occultes, la contemplation, l'enthousiasme, l'amour ! Seul il se détermine par le raisonnement et non par l'instinct ; seul il peut entrevoir l'univers dans son ensemble ; seul il a la prévision d'un autre monde ; seul il sait la vie et la mort !

— Sans doute, dit Charney ; mais, encore une fois, ce qui le distingue des animaux est-il donc tant à son avantage ? Pourquoi Dieu nous a-t-il donné une raison qui nous égare, une science qui nous trompe ? Avec notre haute intelligence, nous nous faisons souvent pitié à nous-mêmes ! Pourquoi le seul être privilégié est-il aussi le seul sujet à l'erreur ? Pourquoi n'avons-nous pas l'instinct des animaux, ou les animaux notre raison ?

— C'est qu'ils n'ont pas été créés pour la même fin. Dieu n'attend pas d'eux des vertus. Accordez-leur la raison, la liberté du choix dans leurs demeures et dans leur nourriture, et vous rompez à l'instant l'équilibre du monde. Le Créateur a voulu que la surface de ce globe, et même ses profondeurs, fussent remplies d'êtres animés, que la vie y fût partout. Et, en effet, dans les plaines, dans les vallées, dans les forêts, depuis le sommet des montagnes jusque dans les abîmes, sur les arbres comme sur les rochers, dans les mers, les lacs, les fleuves, les ruisseaux, sur leurs bords comme dans leurs lits, dans les sables comme dans les marais, dans tous les climats, sous toutes les latitudes, d'un pôle à l'autre, tout est peuplé, tout se meut avec harmonie, avec ensemble. Au fond des déserts comme derrière un fétu de paille, le lion et la fourmi sont au poste qui leur a été assigné. Chacun a sa part, chacun a sa place marquée d'avance ; chacun y tourne dans son cercle providentiel ; chacun y est enchaîné dans ses limites : car il fallait que toutes les cases de cet immense échiquier fussent remplies : elles le sont ; nul ne peut sortir de la sienne sans mourir. L'homme seul va partout et vit partout ! Il traverse les océans et les déserts ; il plante sa tente dans les sables, ou construit ses palais au bord des lacs ; il habite

au milieu des neiges de nos Alpes, comme sous les feux du tropique ; il a le monde pour prison !

— Mais si ce monde est gouverné par Dieu, dit Charney, pourquoi tant de crimes au sein des sociétés humaines, et de désastres dans la nature ? J'admire avec vous la sublime distribution des êtres créés ; ma raison se confond devant cet ensemble saisissant ; mais quand mes yeux se reportent vers l'homme....

— Mon ami, interrompit le sage, n'accusez Dieu ni des erreurs de l'homme, ni des éruptions du volcan : il a imposé à la matière des lois éternelles, et son œuvre s'accomplit sans qu'il ait à s'inquiéter si un vaisseau sombre au milieu de la tempête, ou si une ville disparaît sous les secousses du sol. Qu'importent à lui quelques existences de plus ou de moins ? Croit-il donc à la mort ? Non ; mais à notre âme il a laissé le soin de se régler elle-même, et ce qui le prouve, c'est l'indépendance de nos passions. Je vous ai montré les animaux obéissant tous à l'instinct qui les conduit, n'ayant que des tendances aveugles, ne possédant que des qualités inhérentes à leurs espèces : l'homme seul fait ses vertus et ses vices ; seul il a le libre arbitre, car pour lui seul cette terre est une terre d'épreuves. L'arbre du bien, que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel. Oh ! ne pensez pas que Dieu puisse changer le cœur du méchant sans le faire ! qu'il puisse laisser le juste dans sa douleur sans lui réserver une récompense ! Qu'aurait-il donc voulu en nous créant ? Si nous devions, dès ce monde, recevoir le prix dû à nos vertus ou à nos forfaits, toutes les prospérités seraient honorables, et un coup de foudre serait une mort infamante ! »